

Études littéraires africaines

MOURALIS (Bernard), *Théo Ananissoh, Sony Labou Tansi, Améla et moi : lecture de « Le soleil sans se brûler » de Théo Ananissoh*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques pour demain, 2017, 204 p. – ISBN 978-2-343-10926-8



Virginie Brinker

Numéro 43, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040952ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040952ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brinker, V. (2017). Compte rendu de [MOURALIS (Bernard), *Théo Ananissoh, Sony Labou Tansi, Améla et moi : lecture de « Le soleil sans se brûler » de Théo Ananissoh*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques pour demain, 2017, 204 p. – ISBN 978-2-343-10926-8]. *Études littéraires africaines*, (43), 212–214.
<https://doi.org/10.7202/1040952ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

2015), Juliette Morel proposait une « lecture géographique » de l'œuvre de Kateb plus rafraîchissante, peut-être parce que plus poétique et donc plus audacieuse.

Cet acharnement à vouloir demeurer coûte que coûte au plus près de la notion de migration s'avère disproportionné dans la troisième et dernière partie du recueil, qui ne considère la migration que sous l'angle des expériences de vie des auteurs qu'elle évoque : Hélène Cixous pour Isabella von Treskow, Boualem Sansal pour Marina Ortrud M. Hertrampf et les écrivains beurs pour Adelheid Schumann. Le lien avec Kateb Yacine est alors celui de l'héritage, mais l'évocation de quelques héritiers littéraires de l'auteur débouche sur un panorama somme toute assez attendu.

■ Michaëlla MONEY

MOURALIS (BERNARD), *THÉO ANANISSOH, SONY LABOU TANSI, AMÉLA ET MOI : LECTURE DE « LE SOLEIL SANS SE BRÛLER » DE THÉO ANANISSOH*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES POUR DEMAIN, 2017, 204 p. – ISBN 978-2-343-10926-8.

Dans cet ouvrage à la croisée de l'essai, de l'analyse littéraire et des souvenirs autobiographiques (fondés sur les rencontres et relations réelles des quatre personn(ages) évoqué(e)s par le titre), Bernard Mouralis propose une réflexion qui prend appui sur un « phénomène de surgissement » (p. 138), éprouvé à la lecture du dernier ouvrage de Théo Ananissoh, *Le Soleil sans se brûler* (Tunis : Elyzad, 2015).

Il nous invite toutefois à lire son ouvrage comme une « étude d'histoire littéraire » (p. 44). La première partie, empruntant le sillon de la réflexion portée par le roman, s'interroge ainsi sur une « réévaluation en baisse » – expression récurrente – de l'œuvre de Sony Labou Tansi. Reflétant les débats qui jalonnent le roman de l'écrivain togolais, l'universitaire pointe cependant un paradoxe éclairant en rappelant les écarts entre l'œuvre publique du Congolais, « star ou caution de la Francophonie instituée » (p. 87), et son œuvre « invisible » (p. 73), « privée – poèmes, essais, lettres » (p. 86), notamment mise en lumière par Nicolas Martin-Granel. Le roman n'est donc pas un « anti-hommage » à Sony Labou Tansi, comme on a pu le prétendre. Même si la subjectivité et l'absence de rigueur académique sont de mise dans cet ouvrage, on a l'impression d'une dichotomie entre les pans de l'œuvre sonyenne : celle-ci tient pourtant simplement aux genres employés (roman et théâtre d'un côté, poésie et écrits plus intimes de l'autre), tout

comme à la nature de la réception des œuvres (Sony apparaissant comme prisonnier de son succès et de sa position de chantre de la francophonie institutionnelle), alors que les termes du débat ouvert par le roman auraient pu être mis en perspective et faire l'objet d'une analyse littéraire. Il en va de même de la comparaison entre l'œuvre de Sony et celle de Kourouma, simplement évoquée à travers *Monnè, outrages et défis* dont on imagine que la polyphonie énonciative illustre en partie le « roman nouveau » qu'a tenté d'appréhender Ananissoh dans sa thèse de doctorat. Cette comparaison est d'autant plus envisageable que les deux auteurs ont en outre traité, de *La Vie et demie* à *En attendant le vote des bêtes sauvages*, d'une même « "politique du ventre", du sexe et du sang » (p. 79). Mais c'est au lecteur de tisser ces liens car là n'est pas, au fond, le propos. Il s'agit de témoigner d'une résonance, de l'acte de réception que constitue la lecture ; des réflexions, souvenirs et mises en parallèle qu'elle génère : « J'ai tenté seulement de cerner une interaction entre le récit de Théo Ananissoh et mes propres pensées, à travers mes écrits et le travail de mémoire » (p. 48).

L'intérêt de l'ouvrage réside aussi dans l'analyse du roman d'Ananissoh lui-même. À ce titre, la préface de Daniel-Henri Pageaux, notamment, est très précieuse, dans la mesure où, en l'absence de somme théorique publiée sur les récits de l'auteur togolais, ce dernier (directeur de la thèse du romancier) pointe un certain nombre de traits de la « poétique romanesque de Théo » ou encore du roman « théolien » (p. 40) : le motif des déambulations urbaines, les personnages ayant pour seule fonction d'opérer « une prise de conscience chez le narrateur » (p. 37), le motif de la « saleté » de l'Afrique (p. 39)... La préface rend aussi compte de textes souvent peu connus de l'auteur, précédant la trilogie (*Lisahoé, Un reptile par habitant, Ténèbres à midi*) des *Territoires du nord* dont il mentionne les influences sonyennes d'ailleurs, et *Matthieu*, qui fait écho à *L'Invitation*.

Une idée profonde et forte affleure également au fil des pages, celle de la démarche critique « continuiste » chère à B. Mouralis, montrant « toute la fragilité des frontières existant entre littérature française [ou européenne] et littérature africaine » (p. 113). L'influence réciproque d'Améla – ancien professeur (à Lomé) du narrateur du roman de Théo Ananissoh, spécialiste de littérature latine – et de Sony Labou Tansi en témoigne dans la deuxième partie de l'ouvrage. B. Mouralis met d'ailleurs lui-même en pratique cette démarche en rapprochant *Le Soleil sans se brûler* de *L'Obscurité* de Jaccottet (p. 118-126). Le travail d'Améla lui-même, dont la

troisième partie de l'ouvrage rend compte, en est une autre illustration, lui qui appelle de ses vœux un « principe de réversibilité », « synoptique » (p. 154), un pendant à son étude de la représentation de l'Afrique dans la poésie française du XIX^e siècle que constituerait l'étude de la poésie de la négritude. L'apport critique des travaux d'Améla nourrit ici la perspective historique et littéraire de l'ouvrage.

Il est surtout saisissant de percevoir comment le compte rendu de l'expérience de lecture, dans toute sa complexité, renoue ici *in fine* avec les récits de Théo Ananissoh eux-mêmes, à mi-chemin entre roman et autobiographie, réel et fiction. Théo est-il l'écrivain ? Le personnage ? De même, quel est le statut du « moi » du titre dans cet ouvrage : est-ce le professeur (pris dans la relation maître-disciple au cœur de la deuxième partie) ? Le critique ? Le témoin ? Ce jeu de regards questionne aussi bien la réception d'une œuvre, celle de Théo Ananissoh, mise en abyme par celle de Sony Labou Tansi, que ses effets de lecture – une dimension très riche et souvent peu explorée.

■ Virginie BRINKER

MURPHY (DAVID), DIR., *THE FIRST WORLD FESTIVAL OF NEGRO ARTS, DAKAR 1966. CONTEXTS AND LEGACIES*. LIVERPOOL : LIVERPOOL UNIVERSITY PRESS, COLL. POSTCOLONIALISM ACROSS THE DISCIPLINES, 2016, 224 P. – ISBN 9781781383162.

Cet ouvrage collectif, dirigé par David Murphy, professeur d'études françaises et postcoloniales à l'Université de Stirling, constitue une contribution majeure au champ des études culturelles ainsi qu'au domaine – aujourd'hui en plein essor – de l'étude des festivals. Dès lors qu'ils sont considérés comme des objets politiques à part entière, leur analyse permet de mettre à jour leurs enchevêtrements avec les champs culturels et sociaux, leur inscription urbaine, ainsi que leurs enjeux, impacts et portées au niveau local, continental ou encore international.

C'est ce que propose ce livre remarquable intégralement dédié au Festival mondial des arts nègres, qui se tint à Dakar du 1^{er} au 24 avril 1966 par la volonté du président Senghor. Lors du colloque d'ouverture, ce dernier le définit comme « *an undertaking much more revolutionary than the exploration of the cosmos* » ; l'ambition étant de faire de ce festival le lieu de l'« élaboration d'un nouvel humanisme qui, cette fois-ci, aurait inclus la totalité de l'humanité habitant la totalité de notre planète terre ». Témoins et expressions de cette « entre-